

Le moi face à l'autre, structure d'une écriture de l'altérité

Les exemples de *Silbermann* de Jaques de LACRETELLE et de *Les dents du destin* de Jean-Pierre MAKOUTA-MBOUKOU

Par : Alioune WILLANE

Introduction

Le discours littéraire s'élabore dans la matérialisation d'un projet littéraire impulsé par des logiques souvent extralittéraires. Les thèmes, les tonalités, les formes de la plume trouvent leur couleur dans les soubassements théoriques ou même identitaires de l'auteur. Cependant, au-delà de ce trait commun à la plupart des fictions, d'un point de vue intérieur, le texte fonctionne comme un produit structuré selon un ordre précis. S'agissant de la distribution des personnages, en exploitant le « *dialogisme* » bakhtinien, il apparaît clairement que pour traduire certaines réalités comme l'ethnicité, le racisme ou simplement les questions liées à l'altérité, l'écriture obéit à une sorte de manichéisme qui confronte deux réalités différentes.

Cette opposition n'est pas seulement conflictuelle mais porte surtout sur la forme du dialogue qui lie les personnages et les univers mis en texte. Une relation qui est par nature riche tant pour son analyse scientifique que pour son expressivité littéraire. Il est vrai ainsi, qu'au-delà des sujets, des différences, des styles, les textes peuvent être unis par un même schéma d'écriture. Evidemment, ce schéma peut connaître quelques variations au niveau de l'écriture.

L'altérité dresse donc une sorte de théorie de la « responsabilité » ou « culpabilité » plurielle. Ainsi, dans la prise en charge des problèmes comme le racisme, l'on dépasse ces jugements de valeurs figés pour dresser des tableaux de la posture de chaque individu dans les interactions entre les sujets qui échangent dans les œuvres. Il faut souligner que souvent les relations dépassent de simples individus mais portent sur une communauté entière. De la même manière, il s'agit ainsi d'appliquer le même schéma d'analyse. Dans les deux ouvrages exploités, Jacques de Lacretelle analyse la question juive selon des repères variés. D'une part, il y a le regard que subit le Juif, d'autre part, il y a le regard qu'il jette sur lui-même et sur son environnement. Dans l'ouvrage de Makouta-Mboukou, la relation s'opère dans une sorte de manichéisme symbolique. Le Noir fait face au Blanc dans une relation riche du point de vue littéraire. Cette étude

montre avec Bakhtine que dans l'écriture, au-delà des noms que l'on donne aux phénomènes, tout est dialogue. C'est justement parce que ce dialogue est spécifique qu'il devient objet d'analyse en littérature.

L'étude alternée des deux ouvrages précités mettra débord l'accent sur la dialectique sujet/ groupe. L'analyse portera sur les mécanismes simplistes d'identification du sujet à l'entité. Il s'agit d'étudier les notions de singularité collective et de diabolisation dans les trajectoires des personnages. Au-delà de l'identification de ce personnage victime, il est important de noter que, selon le repère chaque sujet participe à la construction du discours d'exclusion. Nous analyserons le manichéisme dans les interactions entre les personnages tout autant que la dialectique inversée qui déconstruit la relation victime et bourreau. A la dernière section de l'étude, l'accent sera mis sur les logiques du discours essentialistes. Nous verrons comment l'appréciation tout autant que la dépréciation contribue à enrichir les lexiques de l'altérité.

1- Du sujet au groupe

L'existence semble consubstantielle au dialogue avec l'autre. L'homme n'est pas cet être dans cette monade ou un solitaire emmuré en lui ; mais un individu dont l'existence est éprouvée et prouvée par sa relation avec l'autre. L'altérité devient donc un fait mais aussi une condition de l'essence, de l'évolution et de la vie. Les ouvrages choisis ont abordé la question en mettant l'accent sur les types de rapports problématiques entre le moi et l'autre. L'écriture prend en charge cette interaction entre l'*ego* et l'*alter* qui réalise l'homme en tant que « *homo loquens* » selon l'analyse de Bergson¹². Le mot dialogue ici n'est pas seulement un fait de langage oral ; mais désigne, avec Bakhtine, toutes les formes de discours ainsi que les registres de sa réalisation. L'interprétation des faits de communication débouche ici inéluctablement sur des faits sociaux comme le racisme, l'exclusion, l'essentialisation, la stigmatisation, entre autres qui sont des formes d'expression de l'altérité. Pour Bakhtine, "*Le discours naît dans le dialogue comme sa vivante réplique(...)*"¹³. Chaque discours est ainsi porteur d'un jugement qui donne vie à sa réplique et fait se rencontrer des consciences dialoguant au sujet des mêmes objets. Ainsi, la communication ou le dialogue, pris en tant que baromètre peut permettre d'appréhender tous les phénomènes qui touchent l'humanité car l'homme est avant tout un être qui échange. Et c'est précisément la forme de cet échange qui définit toutes les réalités renvoyant à l'altérité.

¹² Henri Bergson. *Essais sur les données immédiates de la conscience*. Paris, F. Alcan, 1889.

¹³ Mikhaïl Bakhtine. *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard, 1978, p. 103.

Dans tous les ouvrages choisis, la répartition établit deux entités que la peau éloigne. Le message est clair, pour parler, par exemple d'un phénomène comme le racisme il faut spécifier les personnages qui le vivent, le causent, pour mieux le présenter dans ses moindres aspects. Dans *Les dents du destin*, les familles blanches des *Van Wolgen* et celle noire des *Kadinga* ne sont pas seulement différenciées par la peau, mais par leurs rôles dans la trame narrative. D'une part, il y a le bourreau maître, de l'autre la victime pauvre. A cette différenciation, on peut substituer une onomastique expressive. Généralement, dans l'œuvre, le Blanc est désigné par un nom définissant en même temps au lecteur son rang, « *père* », « *maître* », etc. De l'autre côté, le Noir n'a presque pas de nom. On le désigne par le lexique « *indigène* ». Une terminologie qui s'applique au groupe en transcendant de manière arbitraire les logiques internes de différenciation. Le sujet au singulier donne son identité à tout le groupe auquel il appartient. Le préjugé de manière simpliste intègre les mœurs, les mentalités et s'incruste dans la façon d'apprécier l'autre. Aussi, la conscience visible de l'altérité, les marques de distinction ainsi que les lisières imaginaires permettent-elles d'écrire de manière réaliste le drame du racisme corollaire de « *l'autrisme* » pris dans un sens négatif.

Sous la plume de Jacques De Lacretelle, il y a, dans le récit, Silbermann et les autres. L'école est par nature un espace ouvert que l'auteur choisit pour faire se rapprocher plusieurs psychologies ensemble. La rencontre de figures différentes permet de rassembler des individus à la fois si proches et si différents. Dans les descriptions sur Silbermann, il y a l'usage de termes comme « *front* », « *intelligence* », « *maléfique* », « *laideur* », « *singulier* », contrairement au caractère singulier et ordinaire des descriptions qui font découvrir les autres enfants de son âge. Il est ici un procédé de mise en évidence qui aboutit à l'érection d'une frontière imaginaire entre la figure juive et les autres. La représentation essentialiste et comparatrice est ici un dessein manifeste de faire découvrir une réalité de l'entendement de son époque qui place le type juif au bas de l'échelle de l'humanité dans cette société aux fortes disparités raciales. Au-delà du récit, deux mondes se côtoient, l'un pur et l'autre maléfique comme le rend d'ailleurs si bien cette représentation :

« Au lycée, depuis que Silbermann passait pour le fils d'un voleur, ceux qui le taquinaient par simple jeu et non parce qu'il était juif, changeait de disposition à son égard. Il semblait que cette disgrâce eût ouvert leurs yeux ; ils découvraient maintenant le type sémite de Silbermann... » (Silbermann, p, 114).

Ce tableau offre la fatalité de l'image que l'on associe à un destin tragique comme s'il fallait le rendre laid pour mieux justifier la dérision dont il est victime. Il y a ici, avec Bakhtine l'idée d'un dialogue avili par les préjugés que le romancier rend fidèlement en reproduisant les schémas des différentes formes de relations calquées sur le champs social que le romancier met en scène. Seulement, il faut considérer que le sujet pris dans cette relation communie mais pris individuellement, il n'a pas une valeur absolue. Son discours est à la fois une parole portée et l'expression d'une vision du monde de tout un groupe.

a- Une singularité collective...

Les deux romanciers ont réussi, dans un réalisme total à tisser un lien étroit entre les personnages représentés et leur univers d'évolution. C'est comme si chaque individu porte le vestige de son insertion sociale. Le holisme définit sa conscience car cette conscience même est déterminée par des facteurs sociaux comme le langage du groupe qui lui imprime une trajectoire et une identité. La façon de percevoir le moi face à l'autre implique des réalités qui transcendent la simple volonté d'un moi isolé mais traduit plutôt la conscience d'un groupe qui par le canal de la langue influe sur la rencontre du sujet avec le monde. Il est donc intéressant de considérer qu'autant l'homme porte le discours autant ce discours agit sur sa façon de penser le monde et l'autre. D'où la perception bakhtinienne :

« Ce n'est pas l'activité mentale qui organise l'expression, mais au contraire c'est l'expression qui organise l'activité mentale, qui la modèle et détermine son orientation »¹⁴.

Ainsi, de manière subtile, le groupe agit sur l'homme en l'enfermant dans des réalités qui préforment son identité sur la base d'un simple jugement qui part d'un sujet isolé pour caractériser tout un ensemble. Par exemple, certaines tragédies de l'altérité consistent souvent en une attitude de rejet d'un sujet du groupe minoritaire ou rejeté et défavorisé (minorité raciale, ethnique, homosexuels, handicapés, alcooliques, toxicomane, chômeur, délinquants, entre autres), consistant à lui coller une étiquette qui le caractérise, le catégorise comme un être à part. Les victimes la stigmatisation éprouvent un sentiment de gêne et de ressentiment et constituent « *une brebis galeuse* ». C'est le regard qui décrète la place qu'il faut donner à l'être discriminé. Il peut être sublimation, aversion ou encore mépris. Le résultat est le même, cela aboutit

¹⁴ Todorov, Mikhaïl Bakhtine. *Le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil, 1981, pp, 122-123.

toujours à une perception avilissante qui s'emploie, à proclamer l'enfermement irrémédiable d'un individu dans les divers traits de son groupe d'appartenance. Les critères de cette spécification sont souvent subjectifs. Il y a comme un lien atavique qui instaure une mutualité définissant à la fois l'individu par le groupe et le groupe par l'individu.

Chaque jugement émane le plus souvent d'une perception individuelle, mais se généralise à l'opinion qui en fait une vérité générale. Les conséquences sont inéluctablement le mépris de soi, le bannissement, si le cliché est diabolisant, la souffrance morale de la victime, une dépréciation involontaire et inconsciente, une adhésion aux mécanismes qui contribuent à son exclusion au sein de la sphère sociale. Cela crée une sorte de mal-être qui fait sombrer souvent ses victimes dans un solipsisme total, seul recours devant une certaine forme d'unanime animosité. De l'exaltation abusive de l'intelligence précoce à la satire de la paresse, ou encore de la cupidité, tous les traits des personnages sont dépeints, du point de vue du sens commun comme pour traduire, dans une peinture loin de la neutralité, les préjugés qui faisaient cours dans le contexte dans la première moitié du vingtième siècle en Europe et dans le contexte des indépendances en Afrique. Dans *Silbermann*, le personnage central porte en lui tous les stigmates qui se rattachent à son groupe comme d'ailleurs, Paul Kadinga est l'image des lieux communs sur tous les Noirs. C'est la raison des emplois du singulier réducteurs le « *Juif* » ou le « *Noir* » qui ignore royalement, dans les récits, les variables individuels et les distinctions entre les psychologies qui peuvent partager le même groupe identitaire. Cette propension permet de manière simpliste de créer un discours enfermant l'identité dans un ensemble souvent diabolisé.

b- Logique d'une diabolisation...

Dans la diabolisation, l'image de l'autre est écornée dans une sentence définitive qui dépasse même le sujet identifié. Silbermann, Paul Kadinga, sont des types censés porter les traits identitaires de tout un groupe. Ils véhiculent la somme des jugements produits sur eux. *Les Dents du destin* opposent, par exemple, à l'épisode du procès, deux regards, deux discours et deux jugements. En effet, Jean Massé, avocat des Noirs et maître Comballuze défenseur du Blanc, à travers deux plaidoyers antagonistes, mettent en évidence deux manières de voir une même réalité.

La couleur n'est pas ici pertinente. Les deux postures émanent de personnages blancs. Jean Massé dans son discours apparaît comme un négrophile soucieux de défendre les idéaux humanistes de l'égalité entre les races. Dans son discours, nous retrouvons des termes comme « *inférieur* », « *victime* », « *exploitation* », « *souffrance* ». Dans cette

volonté de persuader le juge de l'innocence de cette race victime de la subversion colonialiste, il exprime, peut-être sans le savoir un racisme angélique qui identifie le Nègre comme un être victime du handicap de la race, par ce que Gaston Kelman appelle, « *la compassion exagérée* ».

En face de lui, il y a maître Comballuze, image même de ce Blanc aux idéaux racistes. Toutes ses prises de parole sont une façon de démontrer l'infériorité naturelle du Noir. C'est la diabolisation dans le discours qui aboutit à la justification du système de domination du Noir. Il apparaît, au-delà de son rapport avec Judas Van Wolgen, l'image de tous ses théoriciens pseudo scientifiques qui ont tenté de fournir des justifications de l'infériorité naturelle du Noirs. D'ailleurs, même si le jugement oppose le Blanc à Paul Kadinga, le système d'énonciation s'élabore au pluriel comme dans une généralisation suprême. « *Les Noirs sont sales, lascifs, paresseux...* » Dira-t-il (DDD, p, 56).

La pluralisation du discours accrédite la thèse d'un regard et d'un jugement qui condamne non Paul Kadinga mais tous les Noirs, abstraction faite des diversités socio ethniques. Les logiques de ce discours ne cherchent pas à associer la vérité à la position, mais juste à légitimer un délire personnel par sa cohérence. Les mots de l'avocat sont édificateurs :

« Paul Kadinga ne comprend pas que le fait d'avoir grandi dans la même concession avec Judas Van Wolgen ne pouvait faire de lui son égal. Il oublie qu'il est Nègre. Et de toute façon, quel que soit le niveau d'instruction d'un Nègre, il ne peut être l'égal du dernier des Blancs. Il est ingénieur des mines, et lui Paul Kadinga, un Nègre illettré et un domestique. J'ai beau me tourner l'esprit, je ne trouve pas comment on pourrait tricher pour établir cette égalité que les Nègres voudrait voir s'instaurer entre eux et nous », (DDD, p, 59).

Par contre, dans *Silbermann*, le sujet même s'il n'est qu'un écolier mineur, porte en lui toute la réalité de sa race, du moins dans le jugement que l'auteur traduit. Le regard, pris comme discours l'identifie comme un être maléfique, voleur, usurier, un homme d'affaire intrépide qui porte en lui-même tous les vices de sa race. Evidemment, le mot race n'a pas la même valeur que dans le texte de Jean Pierre Makouta-Mboukou. En effet, la race juive n'est pas relative à la couleur de la peau mais à une somme de perceptions, à la fois culturelles, religieuses et historiques. En vérité, les sujets produisent des jugements qui se croisent, en caricaturant les personnages qui les portent mutuellement. Le lien commun entre ces discours c'est leur impact négatif sur la

psychologie de chaque locuteur. Aussi, voyons-nous que chaque discours, en lui est expression du drame de l'altérité qu'il est presque difficile d'identifier une victime isolée car, au demeurant, c'est l'Homme même qui est victime de lui-même.

II- Des discours : une victime

Le racisme avant d'être une pratique est d'abord un discours réfléchi, spontané, ignorant ou encore fondateur. C'est la réalité d'une notion qui prend ses sources dans l'imaginaire de l'homme que la parole traduit et spécifie. Il opère par la mise en évidence d'une idée, d'un discours qui établit un lien particulier entre l'individu et un ensemble de signes d'expression. A ce niveau le rapport signifiant signifié n'est pas pertinent mais le sens véritable du discours élaboré mobilise les éléments d'un champ d'expression traduisant un regard porté sur une quelconque idée de différence. Dans les ouvrages choisis, plusieurs types de discours peuvent être identifiés. Les individus sont des protagonistes au statut tournant. L'expression permet de représenter les divers rapports entre le locuteur et une réalité collective. Il n'y a pas sous cet ordre une place figée. L'auteur peut être aussi bien un raciste qu'une victime. Toute son identité dépend de son rapport avec la réalité étudiée. La démarche consiste à voir comment les textes ont réussi, dans la peinture du mal racial, à inventer un style d'expression spécifique qui a permis de souligner les logiques d'une expression, certes plurielle, mais désignant une seule et unique réalité : le racisme.

Les mêmes champs lexicaux étudient le racisme. Les termes perdent tout leur sens linguistique admis pour « *s'habiller* » d'un ensemble de signification dont le sens se trouve seulement dans la manière d'associer et d'exploiter les mots pour traduire un jugement. Ainsi, le racisme est en plus d'une réflexion réalisée par la parole une riche réflexion sur le discours. Les textes, sont riches des divers registres d'expression des protagonistes, leurs pensées silencieuses, leurs silences ou encore leurs délires. Le sens diffus de la prise de parole identifie en même temps son auteur qu'un type de racisme avec des spécificités particulières. C'est pourquoi, l'analyse comparée des textes permet d'identifier des variantes du racisme plus silencieuses et plus sophistiquées comme le « *racialisme* », l'essentialisation, l'angélisme.

a- Une dialectique manichéenne...

Il y a à travers les prises de parole des protagonistes des différents textes comme une volonté d'affirmer la pluralité ou la distinction et créer un « dialogue » base même de l'altérité. C'est l'avis même de Todorov qui analyse la dialectique sous l'angle du

discours oral en considérant que chaque discours produit sa réplique. « *Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense* »¹⁵. L'étude de la dualité qui structure les rapports entre le Blanc et le Noir apparaît clairement dès les premières pages du récit de Jean Pierre Makouta-Mboukou. C'est d'ailleurs, l'objet et le prétexte qui impulsent l'action et nouent les différentes quêtes des protagonistes du roman.

L'identité est subordonnée à un regard qui dresse de manière inexorable une barrière entre « *le Noir* » et « *le Blanc* ». La politique est tellement courante dans le contexte du colonialisme que cela s'intègre dans les mœurs. La déification du colonisateur procède d'un instinct de « *bestialisation* » de l'indigène qui l'inscrit, dès lors, dans une posture de subalterne. Le choix des personnages, chez Makouta-Mboukou, met en exergue, à la fois, l'innocence des sujets, victimes, ou bourreaux, mais montre combien le regard disqualifiant peut être précoce dans la société. Le poids de l'histoire inculque à l'enfant indigène comme un mépris de soi lorsque celui du blanc intègre, dès son jeune âge, l'esprit hautain du dominateur, hérité de l'éducation et de son environnement d'origine. Une frontière dans l'auto-appréciation dont les échos sont perceptibles dans la confession, non moins stoïque, de Paul Kadinga :

« Nous sommes nés la même année, et presque le même jour, me disait mon père, qui était pendant des saisons, domestique du sien. Mais il était Blanc et moi un Nègre. Alors pendant qu'il allait à l'école, je servais auprès de sa mère, une mégère de la dernière espèce, et négrophobe impénitente », (DDD, p, 21).

Cette dichotomie dans la présentation des personnages, naît du cliché et évolue dans les consciences comme pour lui donner une vérité inaliénable. Dans ce même registre, l'on peut évoquer la force du regard dévalorisant qui donne naissance aux clichés et aux préjugés les plus ignobles. Toutefois, les préjugés ne sont pas toujours diabolisant, ni toujours angéliques. Ils peuvent procéder d'une volonté de singulariser, à l'extrême, le type identifié comme différent. En effet, dans *Silbermann*, Jacques de Lacretelle traduit le regard de la communauté française et le poids des clichés dans le processus de stigmatisation de la race juive. Il apparaît en filigrane le poids de l'histoire récente, c'est-à-dire, le spectacle des folies humaines. Tout ce qui semble déranger chez le personnage, c'est sa particularité trop visible et trop évidente. Le choix du contexte de l'innocence, c'est-à-dire l'école montre combien les clichés sont marqués par une

¹⁵ Todorov. *Op. cit.* p. 98.

certaine précocité. De manière inconsciente, dans les espaces publics, les préjugés sont véhiculés et aboutissent à la stigmatisation du sujet.

La logique n'est pas différente, il s'agit de singulariser un faciès selon deux possibilités ; lui attribuer des qualités de manière exagérée ou le rabaisser au rang de curiosité humaine¹⁶. Les deux formes procèdent d'une même logique, il s'agit d'exclure le type des critères de l'humanité normale. Cette forme essentialiste rythme le récit et la trajectoire de *Silbermann*. Autant l'élève parmi ses pairs est sujet à la curiosité, autant son père est apprécié selon un regard qui l'affuble du masque d'un « usurier », sans état d'âme, « voleur » et « vicieux ». Ces clichés millénaires hérités de l'antijudaïsme médiéval, s'incrustent et s'intègrent dans les registres d'appréciation de cet être « sorcier » au Moyen Age ; « commerçant véreux » des temps modernes ou encore « génie » à l'intelligence surhumaine dans le domaine de la science.

Ces prénotions traversent toutes les sociétés qui, dans leur évolution, ont eu à entrer en contact avec cette race « diabolisée » par les communs suffrages, au cours de l'histoire. Ainsi, éternel paria, proscrit errant partout et nulle part chez lui, l'image du juif traverse l'œuvre de Jacques de Lacretelle comme pour rendre fidèlement le jugement de la société. Voici en fait le portrait que le narrateur brosse de *Silbermann* alors qu'il arrive pour la première fois dans un lycée à l'apparence hostile, à l'âge de 14 ou 15 ans :

« Il était petit et d'extérieur chétif. Sa figure [...] était très formée mais assez laide, avec des pommettes saillantes et un menton aigu. Le teint frais. Le teint pâle, tirant sur le jaune, les yeux et les sourcils étaient noirs, les lèvres charnues et d'une couleur fraîche. Ses gestes étaient très vifs et captivaient l'attention. Lorsqu'avec une mimique qu'on ne pouvait s'empêcher de suivre, il s'adressait à ses voisins, ses pupilles semblaient sauter sur l'un et puis sur l'autre. L'ensemble éveillait l'idée d'une précocité étrange », (*Silbermann*, pp, 11-12).

L'idée d'étrangeté accompagne et donne le ton du regard, un regard qui classifie, disqualifie et rend extraordinaire. Autrement dit, l'espace est un univers où le modèle blanc dominant constitue la souche de référence à partir de laquelle les individus sont appréciés. Il est donc clair que le cliché qui génère la stigmatisation est présent dans tous les espaces et varie selon le sujet observé en établissant comme une dialectique exclusive dans laquelle chaque groupe rejette l'autre par ses moyens d'expression.

¹⁶ Gaston Kelman. *Je suis noir je n'aime pas le manioc*. Paris: Max Milo, 2003.

Souvent, il ne s'agit pas d'une dualité verticale où l'on parle de dominateur et de dominé car en fait même la victime est acteur dans le cas du racisme.

b- De la dialectique inversée...

L'individu identifié comme victime est souvent actif dans le cas du racisme car en produisant un discours soit il se rejette soit il se soumet. Toutes les postures sont impliquées en ce sens que le racisme ne saurait s'exprimer que s'il y a un groupe et un sujet ou des sujets porteurs d'un langage. Pour Bakhtine, «*La véritable substance de la langue n'est pas constituée par un système abstrait de formes linguistiques ni par l'énonciation-monologue isolée, ni par l'acte psychophysiologique de sa production, mais par le phénomène social de l'interaction verbale* »¹⁷. Cette précision montre que le discours s'élabore dans les deux sens car les locuteurs sont en même récepteurs et émetteurs. Les statuts tournants font que chacun, selon sa posture participe à alimenter le phénomène. Autant le discours invente le racisme, autant la réponse est une réaction qui le fait se perpétuer.

Paul Kadinga et Judas Van Wolgen sont-ils opposables donc ? Cette question trouve sa réponse dans leur trajectoire. Tous les deux sont des victimes de jugements inculqués par leurs sociétés depuis leur plus jeune âge. N'apparaissent-ils pas comme des frères dans leur plus jeune insouciance. Mais la société installe une somme de préjugés qui les éloignent au fur et à mesure qu'aboutit leur processus d'insertion. Pour Judas, la sœur de Paul Kadinga, à l'image de toutes les Nègresses d'Afrique, n'est qu'un objet de désirs, un sac à plaisirs dont on peut user à sa guise. La particularité du Blanc de la colonie, c'est qu'il chosifie les êtres qu'il méprise. Le regard que Paul Kadinga, en narrateur, porte sur toute sa famille, est un témoignage de ce cliché commun à tous les Blancs assoiffés de passions exotiques. Les victimes sont tellement conscientes de ce jugement qu'elles intègrent cet ordre prématurément.

« Quant à nous, nous faisons partie des meubles de la maison y compris ma dernière sœur qui ne devait naître que quelques années plus tard. Toute notre famille était à leur service : ma mère était lavandière, mon père, domestique à tout faire : il était cuisinier, boy de table, commissionnaire, courrier, veilleur de nuit. Il était le factotum de la maison, travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ma mère douze heures sur vingt-quatre et moi, l'aîné des enfants de mes parents presque autant... » (DDD, p. 21).

¹⁷ Todorov, Mikhaïl Bakhtine. *Op cit.* p. 136.

L'image du Noir est soit associée au statut du subalterne ou à la passion. Cela au détriment de toute capacité de réflexion. Le lexique regroupe toutes les fonctions domestiques de la maison autour du statut d'être inférieur à la solde d'un maître, dont le statut est défini par la race. Il semble que la race prédispose l'homme au travail manuel, tandis que la Négrresse est un objet dont le corps, aux formes souvent généreuses, est faite pour les jeux de l'amour. Lorsque le romancier attribue sa parole à son narrateur personnage, Paul Kadinga, il s'agit, là, d'un prétexte qui permet d'entrer dans la conscience du Noir pour en traduire les préjugés qui se développent au sujet du Blanc. Il souligne les lieux communs qui associent l'image du Blanc au mal ou encore au vice. Ainsi, autant que chez le Blanc, le racisme n'est pas unilatéral car il peut émaner de tout jugement qui ne se fonde pas sur des critères objectifs d'appréciation de l'être dans sa différence. De manière inconsciente, l'individu qui juge peut basculer dans les dérives d'un racisme qui, parfois même, échappe à son auteur. Le cliché est sournois et se construit soit à partir d'un jugement personnel, soit par un regard emprunté à son environnement immédiat.

Paul Kadinga est victime de cette essentialisation hâtive et fine qui, voit en l'âme blanche le mal. Fallacieuse appréciation de l'individu dont la rencontre est interdite par le préjugé. Le Noir procède soit par déification soit par un mépris qui associe à l'image du Blanc tant de tares et de laideurs du point de vue de la morale. Toutefois, la vision une fois construite, s'incruste dans les consciences comme une vérité générale, indélébile ; et cela, abstraction faite de la fausseté de son origine. Paul Kadinga, figure du Noir, est peut-être la voix la plus avertie pour traduire fidèlement le regard du Noir sur le Blanc.

« La province du Tsbu, la province du diamant, était la plus riche de toutes les provinces. Aussi, les colons y étaient-ils venus très nombreux, comme des mouches sur un cadavre chèvre en décomposition, comme une colonie de charognards sur des gazelles décimées par la dent cruelle du félin. Mais les colons n'étaient ni essaim de mouches, ni une colonie de charognards ; c'étaient des hommes, intelligents comme Dieu et beaux comme le soleil ; ils le proclamaient partout ; ils le proclamaient encore aujourd'hui », (DDD, p, 89).

Les deux regards associés subliment et bestialisent, à la fois, la figure du Blanc qui apparaît comme un être sans état d'âme, un matérialiste obnubilé par le profit et qui construit toutes formes de mensonges pour la réalisation de ses projets. Le cliché

diabolise le Blanc mais demeure une forme de stigmatisation qui met en parallèle le Noir et le Blanc. Dans les regards croisés, naissent ces préjugés dont la fausseté est démontrée par leur dissipation au sein de la *cité de Dieu*.

III- Un discours essentialiste

La peau, l'origine, la foi, la culture sont associées à l'activité, aux habitudes et aux comportements. C'est un phénomène de perception qui se matérialise dans un discours laudatif où les qualités appréciées sont enfermées dans une identité définitive. Cela rappelle ce que Gaston Kelman appelle le racisme d'essentialisation dans sa forme positive. Il le résume par un bel exemple : « *Je suis noir et je suis cadre, mais ne le dites pas à mon voisin, il me croit éboueur* »¹⁸. Ainsi, les traits physiques sont associés à une certaine infrastructure psychique censée définir l'individu.

a- De l'appréciation excessive...

La fascination qui accompagne le discours est en soi une forme de racisme car tout ce que demande le Juif c'est d'être considéré comme un type normal. Cet isolement dans le champ collectif et social est la traduction d'un regard élaboré à partir des clichés stigmatisant. Même la qualité, dans cette logique, est un vice. Contrairement à l'image de l'être attardé du Noir, dans le cas du Juif, c'est une sublimation singularisant l'intelligence. L'aspect évidemment affuble le héros juif, mais c'est plus ses dispositions précoces que son allure qui font de lui un sujet de curiosité publique. Le narrateur associe à son image une laideur typiquement juive. A cela, il ajoute les cheveux totalement « *frisés* » qui le rapprochent un peu du Nègre. Le discours du juif est donc moral et relève d'un perpétuel besoin de dominer les autres races, car convaincu d'une évidente supériorité.

Ce cliché d'une surestimation de soi transparaît dans la narration lorsque, Lacretelle raconte la scène de l'imitation dont est victime Silbermann. En effet, pour se divertir, il est d'habitude, chez ses camarades de classe, de se moquer de lui en son absence et parfois devant lui. L'accent est mis durant ces scènes sur la gestuelle, « *A ce continuuel besoin de s'agiter, de parler, de se mettre en évidence* » (Silbermann, p. 65).

Toutefois, quel est le lien entre le caractère et l'appartenance ? Peut-on se demander. La réponse est que la société française de cette époque puisqu'elle ne peut proclamer, tout comme le Noir, le Juif primitif, ni le bestialiser en se fondant sur les critères de l'intelligence, souligne les caractères comme la valeur morale dans l'appréciation et la

¹⁸ Gaston, Kelman. *Je suis noir, je n'aime pas le manioc*. Paris : Max Milo, p, 2004, p. 15.

disqualification de l'individu identifié comme juif. Il faut aussi noter les remarques empruntées à la société et qui tentent de rehausser l'image de la singularité considérée comme un cliché essentialiste, même si, parfois c'est positif. En effet, dans le récit, tout ce qui a trait à Silbermann est hors du commun. La société ou le narrateur insiste sur son étrangeté et sa singularité. Ainsi, le lexique exaltant qui renvoie au jugement de la société se traduit par les adjectifs et les substantifs employés pour qualifier le jeune juif : « rare », « prodigue », « étrange », « bizarre », « extraordinaire », « particulier », « curieux », « original ». Ces lexiques traduisent le jugement qui inscrit le personnage en marge de la vision du groupe. Il est ainsi stigmatisé parce que l'aboutissement de ce regard est l'exclusion de tout ce qui n'est pas conforme au modèle dominant dans la société.

Déjà, dans le lexique employé, cette volonté de différenciation trahit une vision du monde ethnocentriste qui considère la race blanche comme le siège de la pureté, et les autres races dérivées et périphériques de moins en moins pures. L'ethnocentrisme est ici une variante du racisme qui prend comme repère le moi face à cet alter aux traits très éloignés. L'argument varie, car c'est le lien avec le discours qui fait de son auteur soit une victime, soit un bourreau. Avec Silbermann, le discours s'apparente à une parole laudative, cependant, il y a un ensemble de prénotions qui invalident l'autre sur des caractérisations de faciès. L'accent est mis sur « *le regard perçant* », « *l'intelligence hors du commun* », « *l'assurance en soi* » est les principaux traits qui décrivent le jeune Juif. Même s'il s'agit ici d'une image positive, elle révèle en sourdine une association implicite entre la précocité du génie et l'intelligence maléfique. Le narrateur, en lui-même porte dans son discours la somme des clichés qui émanent de son univers d'évolution. Le choix des locuteurs obéit à une logique de représentation de l'âge auquel les jeunes se confrontent aux préjugés et aux regards méprisant sur l'altérité.

Il s'agit pour le romancier de peindre les affres de ce discours raciste essentialiste qui, finesse absolue, réussit à transformer même les qualités en vices. Les superlatifs qui ponctuent le discours du narrateur permettent de formuler une image singulière du type juif :

« Je tournais les yeux vers lui. Qu'il fût supérieur à tous les camarades que j'avais, cela était évident et je n'en doutais pas ; mais je jugeais encore que je n'avais rencontré ni dans ma famille ni parmi notre milieu quelqu'un qui lui fût comparable. Ce goût si vif pour les choses de l'intelligence et cette façon si pratique de les présenter, cette adresse pour mettre à portée de main

ce qui est élevé, étaient pour moi des qualités vraiment neuves », (Silbermann, p, 32).

Cette opposition entre la figure du Juif et le reste des protagonistes identifié par le « nous », traduit une volonté de singulariser cette intelligence maléfique du type Juif. Le discours porte sur les traits moraux des victimes du racisme. Il y a aussi ce regard érigé en discours qui porte sur le faciès. Le physique semble coller avec l'état d'esprit du personnage identifié. Une image qui idéalise le sujet comme pour l'élever à un rang surhumain. Autant le discours qui exalte son intelligence est raciste, autant cette volonté de déification participe de la volonté de donner une forme particulière à ce racisme. C'est le regard d'admiration qui traduit une volonté de particulariser la victime comme le révèle d'ailleurs le narrateur :

« Il recherchait surtout la compagnie des professeurs, (...) il se mettait à causer avec lui. Puis, il nous regardait rentrer, du haut de l'estrade, avec un air de fierté. Je l'admirais à ces moments pensant combien à sa place j'eusse été gêné », (Silbermann, p, 24).

b- De la stigmatisation...

Les images défilent. La victime puise les moyens de son langage dans l'environnement physique de son milieu naturel car son mal vient des hommes. Cette nature qui par ses signes révèle tout le cœur humain constitue son univers d'épanouissement tant la société est un espace clos pour lui. En face de ce discours réactionnaire, l'écriture du racisme oblige à l'invention d'un discours que le manichéisme motive car la victime réagit face au discours d'un bourreau. Les types racistes ont la particularité d'inventer une expression particulière où le regard est matérialisé par une langue péjorative et subversive. En effet, les divers protagonistes des ouvrages du corpus, argumentent leur racisme et cherchent à le justifier par un ensemble raisonnements cohérents.

Le contenu du discours est naturellement agressif. C'est une agression verbale qui ne cherche pas à être vraie, mais est motivé par une volonté de déconstruire l'image de l'autre. Les analyses de ce discours montrent que la voix évolue ainsi dans « *racialisme* ». C'est le ton de maître Comballuze personnage du romancier congolais, mais surtout des élèves et camarades de Silbermann à l'école, terrain de son malheur. L'auteur français témoigne de cette réalité en empruntant la parole des bourreaux de Silbermann : « *Tu sais que son père, qui est un marchand d'antiquité, est un voleur. Mon oncle Marc me l'a dit (...) Mort aux Juifs* », (MSMF, pp, 40-41).

Plus qu'un discours profane, la voix matérialise souvent des slogans qui appellent à la violence physique. L'agression verbale dépasse à ce niveau le simple regard dévalorisant. Il s'agit de disqualifier l'autre en le brimant par le discours et par l'acte. De ces deux formes, la plus dangereuse est souvent celle qui émane de la parole, car elle aboutit à tuer toute velléité d'émancipation de la victime. La parole attribuée à l'avocat blanc de Judas Van Wolgen, maître Comballuze, dans le procès qui l'oppose à son « *boy* », traduit bien que le lien dépasse le cadre de l'observation, mais infeste l'espace de la justice où la vérité est blanche et le mensonge noir. La plaidoirie de l'avocat du maître blanc traduit bien le poids des clichés dans la construction des opinions. Autant le Noir peut voir en l'âme blanche, un être fourbe, sournois et cupide, autant le Blanc apprécie le Noir tel un être paresseux, lascif, rieur et menteur. Et d'ailleurs, à cette indigence intellectuelle il faut ajouter, la puanteur qui les caractérise selon le regard blanc :

« Le primitif sentait si fort qu'on retrouvait infailliblement un voleur nègre au cœur de la nuit ; et il indiquait son passage en tel lieu comme la civette le sien, grâce à son sentiment écœurant. Comment alors pouvait-il se faire qu'un être aussi dégoûtant partageât avec le Blanc des lieux aussi sacrés que les magasins, les autobus, les trains, les hôtels, les hôpitaux, les églises et les cimetières? Il ne fallait pas obliger Dieu à se boucher le nez, dans les lieux d'adoration », (DDD, pp, 104-105).

Dans la cour, la voix du maître résonne comme le verdict d'un jugement qui oppose, non des individus, mais des races. La plaidoirie de l'avocat est un prétexte pour le romancier de mettre à nu l'origine et la nature des clichés qui aboutissent à la stigmatisation du Noir. Le stéréotype se limite à la couleur qui, selon l'avocat, est une sentence divine qui rend inférieur l'être noir. En effet, le romancier lui fait dire, dans ton moqueur :

« Monsieur le président comme je vous le demande, le Noir peut-il devenir l'égal du Blanc ? Dieu lui-même n'a pas trouvé cette égalité possible, ni même nécessaire. Il a commencé par le faire tout noir. Et voilà que Paul Kadinga a décidé de causer la ruine de son propre maître pour n'avoir pu devenir son égal », (DDD, pp, 69-70).

La réplique de Jean Massé évoque, sur un ton ironique, la force des préjugés dans le contexte du colonialisme. Au même titre que des règles tacites, ils font office de loi, et

sont pris en compte, même dans la sphère de cette pseudo-justice, où « *la vérité est blanche et le mensonge noir* », proclame Paul Kadinga (DDD, p, 58). Dans les propos de l'avocat de Paul Kadinga, un Blanc à part, il transparait une volonté, presque résignée, de défendre un accusé noir dans une cour blanche, face à une justice blanche. L'élément racial influe sur un verdict donné à l'avance, car le cliché accuse le Noir et disculpe le Blanc. L'alibi de la race suffit comme argument, comme le montre la plaidoirie : « *Monsieur le président, tout au long de ce procès, mon client ne vous a dit que la vérité ; en dépit de sa couleur noire qui, paraît-il, est synonyme de mensonge.* » (DDD, p, 73). Les tons et les postures différent, mais aussi traduisent un seul et même regard qui emprisonne le Noir dans le carcan de sa race, tel un être maudit aux balbutiements de la civilisation.

Conclusion

L'altérité suppose interagir, mais l'acte n'est pas un fait, mais un discours porté par tous les supports du langage. Par le truisme d'un dialogue, le racisme s'est révélé être un fait social sournois qui obéit à des logiques est des formes subtiles dans lesquelles chaque homme est autant acteur et victime. L'analyse des textes choisis a montré que l'écriture du racisme obéit à une certaine anthropologie littéraire qui appelle à une perception du discours comme acte de langage selon l'analyse de Bakhtine. Le terme racisme ne renvoie pas ici à une thématique mais à une forme du discours qui identifie des invariants de l'écriture comme le dialogue, le monologue, les échanges, le jugement, entre autres qui impliquent naturellement l'existence d'un moi face à un autre. Le cas du racisme suppose une activité alternée et mutuelle qui considère même la passivité comme une réaction qui avalise ou rejette selon les projets d'écriture des différents auteurs du corpus.

Bibliographie sélective

- AMSELLE, J, L. *Logiques métisses*. Paris : Payot. 1997.
 Bergson H. *Essais sur les données immédiates de la conscience*. Paris: F Alcan, 1889.
 Kelman, G. *Je suis noir je n'aime pas le manioc*. Paris: Max Milo, 2003.
 MAKOUTA-MBOUKOU, J P. *Les dents du destin*. Abidjan: NEA, 1984.
 Bakhtine M. *Marxisme et la philosophie du Langage*. Paris/ Minuit, 1977.
 Bakhtine M. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, 1978.
 LACRETELLE, J. *Silbermann*. Paris : Gallimard, 1930.

RICOEUR, P. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.

Todorov et Bakhtine M. *Le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil, 1981.